

Depuis longtemps il ne s'était pas trouvé aussi bien disposé. Passionné pour son art, le spectacle de la nature calme et souriante, dans cette belle matinée d'été, semblait avoir dissipé les sombres pensées qui avaient enfiévré son cerveau. Sa physionomie avait perdu son expression soucieuse.

Il se mit à l'œuvre et il travailla depuis quelques instants déjà, lorsque son attention fut attirée par un gazouillement de voix enfantines. Il leva la tête, et à travers le feuillage d'une touffe d'osier, il vit un tableau autrement séduisant que celui qu'il était en train de crayonner.

Evidemment sans se douter de la présence de l'artiste, une charmante jeune fille et deux enfants venaient de s'asseoir dans l'herbe, au bord de la rivière. Souriante, la belle jeune fille prêtait l'oreille au babillage des deux enfants qui, les mains sur ses genoux, tournaient vers elle leurs frais visages.

Paul fut comme fasciné par cette subite apparition. Il n'avait qu'à se rapprocher un peu du bord de l'eau pour avoir ce joli groupe en pleine lumière ; c'est ce qu'il fit, et, prenant une autre feuille de papier, ce fut avec tout son talent de dessinateur et d'artiste qu'il s'appliqua à saisir le gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Il apporta à son travail une ardeur passionnée et eut bientôt saisi le mouvement des personnages, le jeu des physionomies.

Ses regards étaient depuis quelques instants fixés sur son œuvre, dont il tenait à soigner les détails, lorsqu'il entendit dans l'herbe un bruit de pas légers. Il se retourna et vit les deux enfants penchés sur son épaule.

Au même instant, une voix d'un timbre harmonieux, appela :

— Henri, Germaine !

Comme les enfants ne se pressaient pas d'obéir, la jeune fille, qui s'était levée, s'approcha à son tour de l'artiste.

— Monsieur, dit-elle, veuillez excuser ces deux étourdis ; ils m'ont échappé, sans quoi je ne leur aurais pas permis de venir vous importuner.

L'artiste se leva, et son chapeau à la main :

— Vous n'avez pas à plaider leur cause, mademoiselle, répondit-il ; je suis beaucoup plus coupable qu'eux, et c'est moi qui ai besoin d'être pardonné.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Voyez, mademoiselle, ce que je me suis permis de faire, dit Paul, montrant son dessin à la jeune fille.

Georgette laissa échapper un cri de surprise et devint rouge comme une pivoine.

— Oh ! reprit le jeune homme, ne me punissez pas trop sévèrement de mon audace ; je n'ai pu résister au désir de reproduire sur ce papier une adorable figure que n'aurait pas trouvée mon imagination.

La tête de la jeune fille n'existait encore qu'à l'état d'ébauche ; mais elle était d'une vérité saisissante. On sentait que c'était l'âme de l'artiste qui avait communiqué la vie à cette image.

Georgette, émue, embarrassée, restait en contemplation devant le dessin.

— Monsieur, dit-elle enfin, vous m'avez flattée !

— Hélas ! non, mademoiselle ; je suis encore bien au dessous de l'original ; cependant j'espère obtenir quelque chose de mieux, si vous voulez bien m'y aider.

— Comment cela, monsieur ?

— En reprenant la position que vous aviez tout à l'heure entre M. Henri et Mlle Germaine.

Elle parut hésiter un instant, puis répondit gaiement.

— Si j' refusais, vous penseriez que je vous en veux, et cela n'est pas.

Et, s'adressant aux enfants :

— Germaine, Henri, retournons reprendre notre place, je vais vous raconter cette jolie histoire que je vous ai promise.

Le groupe se reforma et l'artiste se remit à son œuvre.

Pendant une bonne demi-heure, on n'entendit que la voix calme de Georgette à laquelle se mêlaient les exclamations, les rires joyeux des enfants.

Enfin, Paul se leva et, son dessin à la main, se dirigea vers la jeune fille qui s'était levée aussi.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, je serais désolé et honteux de vous imposer une plus grande fatigue ; d'ailleurs, voyez, mon travail est presque achevé, et je pourrai facilement le terminer de mémoire.

— C'est beau, cela, murmura Georgette, oui, voilà un beau dessin.

— Je le reproduirai certainement sur la toile, alors, mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous revoir.

Georgette ne trouva rien à répondre. Elle était fort troublée. Cependant elle salua gracieusement l'artiste, puis prenant les enfants par la main :

— Il est l'heure de rentrer, dit-elle.

Et ils s'éloignèrent, laissant Paul tellement troublé, lui aussi, qu'il n'avait pas songé à remercier la jeune fille.

Tout en pliant rapidement bagage, l'artiste suivit Georgette du regard, pendant qu'elle s'engageait dans un sentier dont les aubépines et les églantiers laissaient à découvert son buste et cachaient les têtes des enfants. Mais enfin elle disparut derrière un massif de grands arbres. Avant, il avait semblé à Paul qu'elle s'était retournée pour le voir une dernière fois.

— Elle est vraiment adorable ! se dit-il.

Georgette avait pris un chemin détourné pour rentrer en ville, Paul pensa qu'en suivant la route déserte il y arriverait le premier.

Marchant d'un bon pas, il atteignit la principale rue de Mont'héry. Il entra dans un bureau de tabac pour acheter des cigares.

Comme la buraliste lui rendait la monnaie de vingt francs, Georgette et les enfants passèrent.

— Quelle est cette jeune fille qui vient de passer avec deux enfants ? demanda-t-il d'un air indifférent.

— C'est Mlle Georgette Reboul, la fille de l'aubergiste du Faisan doré.

— Et les enfants ?

— C'est la petite fille et le petit garçon de M. Delmas, le secrétaire de la mairie.

— Est-ce que Mlle Georgette est leur bonne ?

— Oh ! non ; Mlle Reboul est l'amie de Mme Delmas.

— Eh bien, se dit Paul en sortant du bureau de tabac, je n'ai plus à chercher un endroit pour déjeuner, je vais au Faisan doré.

Il y entra par la porte du café. Il n'y avait que deux consommateurs dans la salle : un homme d'une quarantaine d'années à la figure vulgaire et un autre plus âgé, au visage aviné, aux joues flusques, qui portait sur les traits l'empreinte de l'abjection produite par l'abus des boissons alcooliques. Ils jouaient aux cartes. Une grosse fille au teint coloré, débordante de santé, se tenait familièrement derrière le plus âgé des joueurs et suivait les détails de la partie.

Paul demanda si l'on pourrait lui servir à déjeuner et lui donner une chambre.

— Mais certainement, monsieur, répondit la grosse fille ; tout à l'heure on servira le déjeuner et il y a au premier une chambre à votre disposition ; je vais vous y conduire.

— J'en prendrai possession ce soir. Je n'y coucherai probablement pas souvent ; mais je viens travailler dans les environs de Mont'héry et j'ai besoin d'une chambre pour mettre mon bagage.

L'artiste s'assit et attendit.

— Georgette tarde bien à venir, dit un des joueurs, qui était maître Reboul, l'ancien vannier de La Palud.

— Vous savez bien, répondit la servante, qu'elle se plaît mieux chez les Delmas qu'ici, mademoiselle s'y trouve en meilleure compagnie.

A la façon acrimonieuse dont furent prononcées ces paroles, Paul comprit que la grosse fille jouait dans la maison le rôle de maîtresse et que Georgette lui était sacrifiée.

Celle-ci ne tarda pas à rentrer et eut, en voyant le jeune artiste, un mouvement d'étonnement qu'elle réprima aussitôt.

La jeune fille parut à Paul plus charmante et plus belle encore, malgré la vulgarité du lieu et de tout ce qui l'entourait.

L'heure du déjeuner sonna. L'artiste prit place à la table d'hôte avec sept ou huit voyageurs ou pensionnaires.

Georgette faisait le service. Elle apportait dans ses fonctions une aisance de bon goût et une dignité qui n'avaient rien d'emprunté. Elle fit à Paul l'effet d'une de ces natures privilégiées qui relèvent les situations les plus humbles et se trouveraient à leur place dans une condition plus élevée.

Tout le monde étant parti, l'artiste resta à table, achevant de prendre son café en fumant un cigare. Il aurait bien voulu causer avec Georgette, mais sans affectation elle évita le tête à tête.

Paul Lebrun, se laissait aller à un entraînement, et sans avoir pris le temps de réfléchir, louait une chambre à l'hôtel du Faisan Doré, et se faisait un des pensionnaires de la table d'hôte. Si on lui en eût demandé la raison, il aurait certainement rougi, mais n'aurait pas répondu : " C'est à cause de Mlle Georgette. " Ainsi, ses excursions aux environs de Paris allaient se borner à venir à Mont'héry le plus souvent possible, et moins pour dessiner et peindre que pour revoir la jolie fille de l'auberge.

Assurément, il ne pouvait pas être amoureux déjà de Georgette ; mais il sentait bien qu'elle avait fait sur son cœur une très vive impression.

— Dois-je donc l'aimer ? se demandait-il.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas ! se répondait-il aussitôt ; n'est-elle pas digne de m'inspirer cet amour sincère et grand qu'il faut à mon cœur et que j'ai toujours rêvé ? Ne peut-elle pas être cette compagne et cet appui que tout homme cherche dans la vie ? N'est-elle pas digne de toute ma tendresse ? Par sa beauté, sa grâce et les qualités que je devine en elle, ne répond-elle pas aux inspirations de mon âme !

Ainsi pensait Paul Lebrun, et il s'abandonnait aux douces sensations qui sont comme le prélude de l'amour, du premier amour.

Mais il ne parlait de son aventure ni à son ami Lucien, ni à son père. Pourquoi ? Pour que le brave Lucien Delteil ne se moquât point de lui et pour ne pas avoir à ne tenir aucun compte des sages conseils que pourrait lui donner le sculpteur sur bois.

Il achevait de fumer son cigare lorsque, par la porte ouverte, il plongea son regard dans la salle du café où Reboul était attablé devant une tasse de café et une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide.

Il vit Georgette s'approcher de l'aubergiste et entendit qu'elle disait de sa douce voix :

— Je vous en prie, mon père, ne buvez pas davantage, vous savez que c'est mauvais pour votre santé.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, répondit brutalement Reboul, je veux être maître chez moi.

— Vous savez bien, mon père, que c'est mon affection pour vous. . .

— Je sais que tu voudrais me conduire, l'interrompit-il, mais je t'ai déjà dit qu'il ne me convenait pas d'être mené par toi.

— Mon père, vous êtes bien changé à mon égard.

L'aubergiste haussa les épaules et se versa une nouvelle ration d'eau-de-vie.

Georgette n'insista pas et s'éloigna.

Pendant ce court dialogue, Paul avait vu à l'entrée de la cuisine la grosse servante ayant sur les lèvres un mauvais sourire.

L'artiste sentit son sang bouillonner dans ses veines ; mais il n'était qu'un étranger dans la maison, il ne lui appartenait point de prendre la défense de la jeune fille.

Il se leva, chargea sur son épaule son attirail d'artiste et reprit le chemin qui devait le conduire au bord de la rivière, à l'endroit où Georgette et les deux enfants lui étaient apparus.

— Elle était gaie, de joyeuse humeur, se disait-il, rien ne révélait sur